

ANTI**RESSE**

N° 205 | 3.11.2019

Joker, le rire qui tue
Musiques d'Alejo Carpentier
Bidengate
La violence scolaire,
sans fard

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le rire qui tue

« PERSONNE NE PANIQUE TANT QUE "TOUT SE PASSE SELON LE PLAN", MÊME SI LE PLAN EST HORRIBLE! », CONCLUT LE JOKER. QUE NOUS APPREND ENCORE L'ODYSSÉE SANGLANTE DE CE PHILOSOPHE DÉTRAQUÉ DANS UNE MÉGAPOLE DU PASSÉ QUI RESSEMBLE FORT À NOTRE AVENIR?

Le Gotham City de *Joker* est une ville sale, violente, exorbitée où l'humain se piétine et s'entre-déchire. Sans aucune raison, une bande d'adolescents vole à un clown-sandwich sa pancarte publicitaire. Le malheureux se rue à leur poursuite pour ne pas devoir la repayer. Il est ridicule avec ses chaussures taille 120 et sa grimace pseudo-comique. Les voyous finissent par le coincer dans une ruelle sombre et lui cassent sa pancarte sur la tête.

Arthur Fleck n'a rien d'un clown joyeux. Il est le ricanement de la disgrâce la plus désespérée qui vient de se voir dans un miroir. Le sourire qu'il se peint sur le visage est une grosse balafre rouge, comme si on venait de l'égorger. Pour se donner l'air gai, il doit écarter ses lèvres de force, avec ses doigts. C'est le frère d'infortune de Gwynplaine,

L'homme qui rit de Victor Hugo. Arthur travaille dans une agence de location de clowns. Anniversaires, parties, events, publicités. Il souffre d'une maladie neurologique qui lui cause des fous-rires inopinés. Il rêve de son propre *one-man-show*, mais partage sa vie entre la lutte contre son infirmité et le dévouement à sa mère, elle-même passablement tapée, dans leur appartement sordide. Sa descente aux enfers est déclenchée par deux incidents concomitants. Un faux frère amuseur lui refile un revolver «pour se protéger» — avant de le dénoncer auprès de son employeur. Sa carrière de clown s'achève lorsqu'il laisse échapper l'arme de sa poche en pleine représentation dans un hôpital d'enfants. L'autre incident, c'est la fermeture (par mesure d'économie, évidemment) de l'institution sociale

qui prescrivait et payait les médicaments qui le maintenaient dans un état viable. Dès lors, Arthur ne se laissera plus piétiner. Lorsque trois *yuppies* de la finance se paieront sa tronche dans le métro, juste comme ça, *pour rire*, la poudre va parler. «*Qu'est-ce que vous obtenez quand vous croisez un paumé malade mental avec une société qui l'abandonne et qui le traite comme de la merde? Vous obtenez ce que vous méritez!*», résumera-t-il lors de son apothéose télévisuelle, au terme d'une course à la vengeance d'une violence effarante, qu'on ne peut pourtant s'empêcher de *comprendre*.

ALIBI DE LA CRUAUTÉ

De toute éternité, le monde se moque des parias, il les persifle ou s'en horripile pour se rassurer par sa propre normalité. A *l'homme qui rit* et au «plaisantin» (*Joker*) s'adjoint *Elephant Man*. Le chef-d'œuvre en noir et blanc de David Lynch, comme par hasard, se situe lui aussi dans un contexte inhumain, celui du capitalisme brutal de l'Angleterre du XIXe siècle. Mais si l'homme-éléphant souffre d'une difformité hideuse, l'homme-clown est affecté d'une tare encore plus irritante: le rire. Non le vrai rire, mais le faux rire, hoquetant, grotesque, qui se termine en geignement infiniment triste et douloureux. (Chapeau bas à la performance d'acteur de Joaquin Phoenix qui, après Jack Nicholson, Heath Ledger et Jared Leto, a donné vie à un *Joker* plus obsédant encore que les précédents. On éprouve litté-

ralement une douleur physique lors de ses accès nerveux.) *Joker* n'est plus, comme dans les versions précédentes, l'agent du chaos, il en est le *produit*.

Comme dans *L'homme qui rit*, la société se moque du «drôle» même lorsqu'elle *sait parfaitement* qu'il n'y a pas de quoi rire. Le héros de Hugo avait été enlevé par des Gitans, les *comprachicos* qui terrifiaient les campagnes, et sa bouche avait été élargie au couteau pour susciter la pitié et donc la charité. La cruauté se saisit du plus infime prétexte pour se donner libre cours, fût-ce l'apparence d'un air comique. En d'autres circonstances, ce sera l'alibi de la «science»: sous l'autorité d'une blouse blanche, comme l'a montré l'expérience de Milgram, le quidam est capable de torturer un inconnu jusqu'à la mort.

C'est pourquoi le film de Todd Phillips va bien au-delà du tableau de la lutte des classes qu'il peint avec un expressionnisme digne de George Grosz. Ce qu'il a de plus dérangeant encore, c'est qu'il plonge au fond de la détresse humaine la plus intime. L'humiliation sociale se double, comme chez Hugo (encore une fois), de quête de filiation, mais aussi d'un doute pas seulement psychique sur la *réalité de la réalité*.

LES MAÎTRES DE LA RÉALITÉ

C'est ici que le film évoque étrangement le documentaire visionnaire d'Adam Curtis, *Hypernormalisation* (voir «Pourquoi il ne se passe rien», Antipresse 101 et 102). Imprégnons-nous de ces villes invivables, en fusion, déjà, d'il y a un demi-siècle.

Écoutons Patti Smith nous expliquer comment on a «nettoyé» le joyeux désordre du Manhattan des artistes, de la pègre et des toxicos: par une drogue plus puissante encore que l'héroïne, l'argent. Et à qui confia-t-on le rôle du «grand nettoyeur»? A nul autre qu'au plus grand promoteur de la place, Donald Trump! La promotion immobilière est venue à bout des «zones de non droit» plus efficacement que n'importe quelle police. Est-ce un hasard, encore, si Thomas Wayne, le milliardaire sans surmoi ni regrets de *Joker*, ressemble au jeune Trump de ces années-là? Et que fait-on, à Gotham City, pour maintenir la population docile? On l'anesthésie aux *shows* TV, scintillants de paillettes et de sourires plus mécaniques encore que celui d'Arthur.

Lorsqu'une société devient invivable, et que les responsables le comprennent, la fiction entre en scène. C'est là l'apport déterminant, au XXe siècle, des *médias* (radio, TV, journaux, cinéma): cette faculté soudaine, mise à la disposition des pouvoirs, de construire pour les masses une réalité de substitution. Dans la mesure où la majorité des perceptions passent par des canaux de transmission, et non comme jadis par le contact avec la réalité elle-même, l'hypernormalisation est en quelque sorte consubstantielle avec la technosociété. Elle est même un outil de gouvernement essentiel. Dans un tel univers, l'individu en vient à attendre confirmation de l'entourage de son statut social et même de son

statut d'être. La pauvreté assumée, par exemple, disparaît: tout ce qui ne correspond pas au scintillement publicitaire est perçu comme misère et devient misère(1). D'où le besoin panique de fuir sa condition, d'où l'aggravation *psychique avant d'être économique* des inégalités. Le Joker, par sa violence, va crever cet écran. Il va assassiner l'illusion télévisuelle incarnée par l'un de ses grands prêtres (Robert de Niro dans le film). Il n'a rien à perdre, le firmament télévisuel qui berçait sa mère ne l'inhibe plus — même si, un instant, il a rêvé comme tout le monde d'en devenir une étoile filante. Mais le destin en décide autrement. En devenant un monstre, il va enfin commencer à vivre. «*Toute ma vie, je n'ai même pas su si j'existais. Mais j'existe, et les gens commencent à le remarquer.*» Et en se libérant de son illusion, il va devenir contagieux, entraîner la révolte dans son sillage. Le métro, les rues s'emplissent de visages grimés. La ville brûle. Le rictus du *Joker* devient l'emblème d'une révolution: la révolution des sans-visage.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette parabole de l'ultralibéralisme sauvage, à commencer par cette question: s'agit-il d'une dénonciation de la machine à ensauvager les masses ou d'un de ses rouages?

~~~~~  
NOTE

1. Voir à ce sujet l'enquête poignante de Majid Rahnema, *Quand la misère chasse la pauvreté*, éd. Fayard.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Alejo Carpentier et le réel-merveilleux (2)

C E N'EST PAS EN TANT QUE MUSICOLOGUE QU'ALEJO CARPENTIER EST RENOMMÉ. IL CONSACRA POURTANT PLUSIEURS ESSAIS À LA MUSIQUE ET ELLE EST OMNIPRÉSENTE DANS SON ŒUVRE LITTÉRAIRE, QUE CE SOIT DANS LA STRUCTURE MÊME DE CERTAINS DE SES ROMANS OU COMME SUJET PLUS OU MOINS DIRECT.



En 1946, Alejo Carpentier publia au Mexique *La música en Cuba*(1) qui, plus qu'une simple histoire de la musique cubaine, est une véritable histoire culturelle de la Caraïbe. Il y analysait avec rigueur l'histoire de la culture latino-américaine, résultat d'un important métissage. Cet essai sera le point de départ de son œuvre romanesque ultérieure. Nous avons déjà évoqué ses deux premiers romans dans notre précédente chronique. Nous n'aborderons pas ici tous les autres, mais seulement quatre d'entre eux, par ordre chronologique. Choix subjectif, car l'œuvre romanesque de Carpentier ne comprend pas d'œuvres mineures.

Avec *Le partage des eaux*(2), publié en 1953, Carpentier poursuit son incursion dans le réel-merveilleux commencée avec *Le royaume de ce monde* en 1949. Ce sont les forêts vierges et le fleuve de l'Orénoque, que Carpentier a parcourus, qui servent de décor à cette sorte de récit de voyage initiatique. Le

narrateur, musicologue dans une grande ville anonyme, va tenter de remonter aux sources de la musique, qu'il identifie dans les bruits de la nature reproduits par les indigènes. Il a laissé derrière lui sa femme, avec qui l'amour s'est transformé en ennui, et a emmené avec lui sa maîtresse qui, malade, ne pourra pas l'accompagner jusqu'au bout du voyage. Sur fond de révolution, le voyage se transforme en quête des véritables racines culturelles de l'homme moderne latino-américain, tiraillé entre la déshumanisation des grandes métropoles et la vie authentique des gens et espaces primitifs. Mais le héros ne retrouve pas les racines qu'il recherche «*car il a perdu l'accès à son existence authentique*». Roman d'apprentissage en quelque sorte, dans lequel l'Europe décadente est perceptible en arrière-fond, *Le partage des eaux* obtint le prix du Meilleur Livre étranger à Paris l'année de sa parution en français.

Dans *Chasse à l'homme*(3), court roman publié en 1956, on entre de plain-pied dans la révolution: c'est la longue période de chaos et de désordres qui suivit la chute du dictateur cubain Machado qui est

ici relatée: vendettas, délations et luttes intestines, exécutions... Dans sa présentation, Carpentier précise que *«L'action de Chasse à l'homme dure le temps d'une exécution traditionnelle de la Symphonie héroïque de Beethoven, soit à peu près quarante-six minutes. La structure du récit répond, en une certaine manière, à la forme d'une sonate en trois mouvements, dont le second présenterait une série de variations sur les trois thèmes-personnages du début.»* C'est l'un des romans les plus sombres de Carpentier: on est ici plus dans le «réel-tragique» que dans le «merveilleux»!

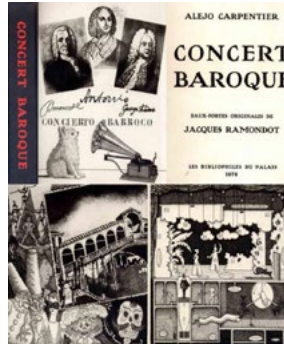
«*Les mots ne tombent pas dans le vide*»: c'est par cette citation du Zohar(4) que débute *Le siècle des Lumières*(5), publié en 1962, trois ans après le retour de Carpentier à Cuba. C'est lors d'un séjour en Guadeloupe, en 1955, que Carpentier découvrit le personnage historique de Victor Hugues (1762-1826), révolutionnaire français qui gouverna la Guadeloupe de 1794 à 1798, où il appliqua l'abolition de l'esclavage, puis la Guyane, de 1799 à 1809, où il le rétablit en 1803. Considéré comme un chef-d'œuvre, *Le siècle des Lumières* concerne la région caraïbe avant, pendant et après la Révolution française et ses effets sur ce territoire. Ici la révolution a deux visages: celui de Victor Hugues, opportuniste, cynique, prêt à tout pour ses idéaux; celui d'Este-

ban, jeune rêveur de La Havane du XVIIIe siècle, lecteur de Voltaire et Rousseau. C'est la certitude révolutionnaire face à l'ambiguïté critique. Envoyé par Hugues au Surinam pour faire savoir que si la France ne peut plus exercer la traite des esclaves, elle peut néanmoins revendre dans les ports hollandais du Surinam les esclaves pris aux Anglais, Esteban revient brisé: *«Gardons-nous des paroles trop séduisantes; des Mondes meilleurs créés par la parole. Notre*

*époque se meurt par excès de parole. Il n'est d'autre Terre Promise que celle que l'homme peut trouver en lui-même.»* Sofia, l'amante d'Esteban, le quitte pour suivre Hugues à Cayenne. Mais en réalité elle ne l'abandonne pas: elle va assister à la chute de Victor. Au-delà de la vision qu'offre Carpentier de

l'Europe et de la Caraïbe du temps de la Révolution, il livre aussi, en deuxième lecture, un panorama voilé du XXe siècle.

En guise de dessert, puisque c'est mon livre préféré de Carpentier: *Concert Baroque*(6), court roman publié en 1974. L'action se passe au XVIIIe siècle. Un riche seigneur mexicain — appelé «le Maître» — décide de se rendre au carnaval de Venise. Accompagné d'un serviteur, Filomeno, un «noir libre» qu'il a engagé après la mort de son serviteur en titre, lors de l'escale à La Havane où règne une violente



épidémie. Ils traversent l'océan puis l'Espagne: Madrid, bien terne comparée aux palais en tezontle de Mexico, Cuenca, Valence, Barcelone. Ils traversent ensuite la Méditerranée pour rejoindre l'Italie et arrivent enfin à Venise. Déguisé en Montezuma, empereur aztèque, le Maître rencontre Vivaldi dans une auberge. Le Prêtre roux ne porte pas de masque: pointant du doigt son long nez crochu, il déclare: «*Comme je suis né avec ce masque, je ne vois pas la nécessité d'en acheter un autre.*» Se joignent bientôt à eux le «Saxon bavard» (Georg Friedrich Händel) puis le «jeune Napolitain» (Domenico Scarlatti). Bien émoustillés par le vin, les quatre compères, accompagnés du serviteur noir — qui lui non plus n'a pas besoin de masque au milieu de tous ces loups blancs ressemblant à des statues livides — sont introduits par Vivaldi dans un couvent, où les soixante-dix nonnes toutes plus affriolantes les unes que les autres sont certes lubriques, mais aussi musiciennes. Elles accompagnent les trois musiciens dans un concerto grosso comme on n'en entend plus jamais. Ils vont ensuite prendre ensemble le petit-déjeuner près de la tombe de Stravinski: c'est anachronique? Aucune importance, c'est un concert baroque! Le déguisement du Mexicain donne l'idée d'un opéra à Vivaldi: nous assistons à la création de *Montezuma*, l'opéra qu'il écrivit en 1733(7). À l'issue de la première, la discussion orageuse entre le Maître et Vivaldi est épique: le premier est outré par les libertés

prises par le second avec l'histoire, à quoi Vivaldi répond: «*Ne m'emmerdez pas avec l'histoire, en matière de théâtre. Ce qui compte ici c'est l'illusion poétique...*»

Ce roman, petit par la taille, constitue une belle et facile entrée en matière dans le «réel-imaginaire» de Carpentier, devenu depuis la marque de fabrique de la littérature latino-américaine, et qui la rend si particulière. Un petit livre d'un grand maître!

~~~~~  
NOTES

1. Alejo Carpentier, *La musique à Cuba* (1946, Gallimard, «Hors série», 1985).
 2. Alejo Carpentier, *Le partage des eaux* (1953, Gallimard, 1955, coll. «Folio», 1976).
 3. Alejo Carpentier, *Chasse à l'homme* (1956, Gallimard, 1958, coll. «L'imaginaire», 2015)
1. Le *Sepher ha-Zohar* (livre des splendeurs), appelé communément *Zohar*, dont on ignore la datation exacte, est l'œuvre maîtresse de la kabbale, une tradition ésotérique du judaïsme. Le lecteur curieux pourra lire les extraits du *Zohar* (en italique) choisis et présentés par Gershom Scholem, grand spécialiste de la mystique juive (*Éditions Points*, coll. «Points sagesse», 2014).
 1. Alejo Carpentier, *Le siècle des Lumières* (1962, Gallimard, 1962, coll. «Folio», 2017).
 2. Alejo Carpentier, *Concert baroque* (1974, Gallimard, 1976, coll. «Folio», 2014).
 2. Pour la petite histoire, si le livret fut conservé, la partition fut perdue et retrouvée miraculeusement, mais incomplète, à la Sing-Akademie à Berlin en 2002. *Montezuma* est depuis régulièrement à l'affiche des opéras.



«MON FILS ET MOI N'AVONS
RIEN FAIT DE MAL», JOE BIDEN
À CBS News, 15.10.2019.

ANGLE MORT par Arnaud Dotézac

Affaire Biden, épisode 1: au paradis des emplois fictifs

EN PRESSANT LE PRÉSIDENT UKRAINIEN D'ENQUÊTER SUR LE FILS BIDEN, DONALD TRUMP A LOURDEMENT MIS LES PIEDS DANS LE PLAT, ET SES ADVERSAIRES N'ONT PAS MANQUÉ DE LE LUI FAIRE PAYER. MAIS QUE CACHE CET ACHARNEMENT DU «SYSTÈME» À DÉFENDRE L'UN DE SES MEMBRES LES PLUS TYPIQUES? CHRONOLOGIE INÉDITE D'UNE BELLE AFFAIRE FAMILIALE DE TRAFIC D'INFLUENCE AUX RAMIFICATIONS MONDIALES.

Le débat médiatique, savamment orchestré par les meilleurs professionnels du « Perception management », se résume à ceci: **Joseph Robinette (« Joe ») Biden** a laissé son fils **Robert Hunter (« Hunter »)** fricoter avec des affairistes chinois et ukrainiens mais rien ne prouve qu'ils aient commis la moindre infraction. Alors que l'impénitent Trump s'évertue à y voir la preuve d'un flagrant délit de corruption, les Démocrates et leurs tambours médiatiques lui rétorquent qu'il remue tout cet air pur uniquement « pour abattre son possible compétiteur présidentiel » et

que c'est cela qui est illégal, d'autant que Trump invite un président étranger dans son montage, preuve flagrante d'une trahison qui mérite la destitution.

UNE CARRIÈRE DE FISTON

La réalité n'a pas grand-chose à voir avec cet épais brouillard. La corruption? Elle est consubstantielle à la création des États-Unis. La destitution? C'est un sport original des dirigeants américains: de la destitution des Indiens aux « changements de régime ». Alors pourquoi ne pas tenter le changement de régime chez

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET](https://www.antipresse.net) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

soi quand un despote délirant y piétine la *democracy*?

La réalité aussi, c'est que la famille Biden a toujours touché beaucoup d'argent en politique mais qu'aux États-Unis, il n'y a rien de mal à ça. Par exemple, selon le Washington Times, les Biden ont engrangé officiellement plus de \$ 2 millions en cash au titre de la seule campagne présidentielle 2007. Autre exemple parmi des dizaines: dès sa sortie de Yale en 1996 et sans aucune formation bancaire, Hunter Biden s'est fait embaucher par la banque **MBNA**, premier contributeur de la campagne de Joe lorsqu'il brigait un nouveau mandat de sénateur du Delaware. Bien que Hunter ne s'occupât en fait que de la campagne de son père, MBNA le rémunéra \$ 100'000 par an, puis le promut vice-président, avec augmentation de salaire. Il conserva son poste jusqu'en 2005, poste comprenant une mission de lobbying en faveur d'une loi favorable à la MBNA et restreignant la protection contre le surendettement. Cette loi fut justement votée en 2005, avec la promotion active et le bulletin de vote du sénateur Joe Biden. C'est à se demander pourquoi Fillon n'a pas fait carrière dans le Delaware!

DÉPENDANCES

Mais le gros problème de Hunter, c'est qu'il est polytoxicomane (alcool, cocaïne, crack, etc.), comme il le confessait récemment, toute honte bue, au New Yorker. Alors entre deux cures inutiles, il faut arriver à le caser, sans lui en demander trop: le crack use les méninges dit-on. Son père l'aidera ainsi à cumuler un chapelet de *ghost jobs*, toujours sans la moindre compétence avérée et pour des fonctions aussi hétéroclites qu'expert en économie de l'Internet au sein de l'administration Clinton, administrateur des chemins de fer publics **Amtrak** — au motif (sérieusement avancé) qu'il prend beaucoup le train! —,

ou encore lobbyiste absent chez **Oldaker, Biden, Belair**, officine créée par un autre soutien de campagne de son père, etc.

Joe aura même essayé de le placer comme officier dans la réserve active de la Navy (un peu à la manière dont Benalla fut propulsé Lieutenant-Colonel), alors qu'il avait dépassé l'âge limite et présentait des antécédents d'addiction prohibés pour postuler. Coup de chance inespéré, sur les cohortes habituelles de postulants, pas un seul candidat ne se présenta cette année-là (2012). Sans que le sourire carnassier de Joe y soit pour quelque chose, la Navy fut donc obligée d'enrôler Hunter comme officier, en particulier au sein du Navy Public Affairs Support Element East à Norfolk, en Virginie, dès mars 2013. Mais moins d'un plus tard, en février 2014, il se fit pincer positif à la cocaïne par le NCIS.

LES COPAINS D'ABORD



Il lui restait alors ses copains de Yale. Parmi eux: **Chris Heinz** et surtout **Devon Archer**. Le premier est l'un des héritiers de l'empire des ketchups. Il est par ailleurs le beau-fils de

John Kerry, lequel a fort opportunément épousé sa mère et richissime cohéritière **Teresa Heinz** en 1995. Chris n'est évidemment pas dans le besoin et ne se soucie que de rentabiliser sa fortune, notamment à travers l'un des fonds familiaux des Heinz, **«Rosemont Capital LLC»**, dont il a confié la gestion à Devon Archer, ami intime mais aussi coéquipier de campagne de Kerry.

Fort d'une expérience passée chez Citibank Asia, Devon ramènera bientôt à Rosemont Capital des investisseurs chinois vers des mines de potasse, avec des anciens de la Maison Blanche, via



HUNTER AVEC SA FILLE ET GRAND-PA JOE; SÉANCE «GUANXI» À BEIJING, DÉCEMBRE 2013.

Prospect Global Resources inc. Il contribuera aussi à des investissements immobiliers majeurs, en particulier une prise de contrôle de **Rosemont Realty** (appartenant aux Heinz) par la filiale **Gemini Investments** de l'entreprise d'État chinoise **Sino-Ocean Land Holding**. Tous ces milliards de dollars collectés le sont donc depuis les hautes sphères gouvernementales de Pékin, ce qui crée des liens et des obligations.

Comme Chris, Devon connaît bien la polytoxicomanie de Hunter. Cynique ou pas, il l'associe à de nouvelles coquilles d'investissement, distinctes du groupe Heinz, néanmoins sous label «Rosemont». Une faveur de Chris sans doute. Devon et Hunter créeront ainsi plusieurs structures «Rosemont Seneca», dont la première cible d'investisseurs sera, là encore, chinoise. Devon mesure en effet tout son avantage à se présenter dorénavant comme associé du fils d'un vice-président des États-Unis. En chinois, cela s'appelle augmenter sa «face» (mianzi), ferment d'affaires incontournable dans ce pays. Mais la Chine est aussi l'enjeu du fameux «reset» asiatique décrété par Obama face à la montée en puissance militaire de l'Empire du milieu. Autrement dit, alors que Joe Biden doit être ferme avec les Chinois, son propre fils se mouille avec eux.

DE BELLES AFFAIRES EN CHINE...

Qu'importe pour Joe Biden, il officialisera les petites affaires d'Hunter en Chine, en l'embarquant à bord d'Air Force Two, pour une visite officielle à Pékin, en

décembre 2013. On ne sait pas si Devon était aussi dans l'avion gouvernemental. En revanche, très certainement sur ses conseils, Hunter s'y afficha avec son père, bien en vue des paparazzi, lors d'une promenade dans les rues de Pékin. Croissance en flèche de la «face» garantie. On sait également qu'Hunter présenta ses nouveaux associés locaux à son père lors de ce voyage, histoire d'enfoncer le clou. Parmi eux, les partenaires de Rosemont Seneca au sein de sa toute nouvelle filiale chinoise **BHR Partners**, première société de droit chinois, installée dans la zone franche de Shanghai et autorisée à opérer en dollars, c'est-à-dire à échanger des RMB contre des investissements en dollars à l'étranger. Les jaloux ont osé y voir un moyen de blanchir des devises sur le sol chinois. Dotée de \$ 1,5 milliard, et financée principalement par la Bank of China (banque commerciale publique aux mains du gouvernement de Pékin), BHR Partners réalisera rapidement d'importantes opérations dans le pétrole, les transports, la reconnaissance faciale, la biopharma, etc. Mais BHR se prévautra également d'une participation dans la nouvelle structure **Gemini-Rosemont précitée**, qui a vu le jour en 2015. Or, Rosemont Realty appartenait jusque-là aux Heinz-Kerry via Solebury capital et Rosemont Capital LLC. Si vraiment BHR



SIGNATURE AVEC LES INVESTISSEURS CHINOIS À SHANGHAI. ON Y DISTINGUE ARCHER SIGNANT EN BAS À DROITE ET BIDEN DEBOUT, CRAVATE ROSE, LES BRAS CROISÉS AVEC MICHAEL LIN À CÔTÉ EN VESTE BLEU CLAIR.

avait un intérêt dans cette opération à \$ 30 millions tout de même, cela signifierait qu'indirectement, Hunter aurait travaillé à l'enrichissement de la fortune du Secrétaire d'État en exercice, en utilisant volontairement les moyens aériens de la Maison blanche, c'est-à-dire des moyens gouvernementaux. Un circuit fermé pour le coup répréhensible en droit pénal américain.

...AU-DESSUS DE TOUT SOUPÇON?

Quant à Devon Archer, il osera un pas de plus en tentant d'attirer cette fois les capitaux chinois vers des industries sensibles à usage militaro-civil. Il arrangera par exemple une prise de participation chinoise dans **Henniges Automotive**, entreprise du Michigan en pointe dans les technologies anti-vibration, utilisables par l'avionique militaire. Bien que l'avionneur militaire chinois **AVIC**, soupçonné par ailleurs d'espionnage, figurât parmi les investisseurs, l'opération reçut immédiatement les autorisations nécessaires de l'Administration Obama, comme



PARTIE DE GOLF À SEBONACK (LONG ISLAND) AVEC DEVON ARCHER, DONT JOE NE «SAIT RIEN».

en atteste le New York Post. Enrichissement d'un secrétaire d'État, fourniture de moyens publics par un Vice-président, dans d'autres pays c'eût été suffisant pour un coup de filet.

La presse commença donc à s'émouvoir, mais pas la Maison Blanche: «Hunter est une personne privée» martela-t-elle. De son côté Joe jura ne rien savoir des affaires de son fils, ni a fortiori de Devon Archer, même s'ils jouaient au golf tous ensemble au club pour milliardaires de Sebonak. Il ne pouvait pas non plus savoir que Devon était inculpé de complicité dans une fraude Ponzi massive, portant sur \$60 millions escroqués à une tribu indienne Sioux (**fonds Wakpamni**), puisqu'une juge **Ronnie Abrams** disculpa Devon. En conclusion d'une argumentation juridique des plus alambiquées, celle-ci décida en effet que Devon était du côté des victimes. Un appel, interjeté par une accusation peu convaincue, est toutefois pendant. Mais on aurait tort de faire un lien quelconque entre la tendresse de la juge Abrams pour Devon Archer et sa propre nomination toute fraîche à ce poste par Obama. Pas de raison non plus

Case 1:15-cr-00371-RA Document 1 Filed 05/09/16 Page 1 of 45

ORIGINAL 16 MAY 2016

Approved: *R. Abrams* *Ronnie Abrams*
 UNITED STATES DISTRICT COURT
 Assistant United States Attorney
 Southern District of New York

Before: HONORABLE SARAH NETER
 United States Magistrate Judge
 Southern District of New York

DOC #

UNITED STATES OF AMERICA

- v -

JASON GALANIS,
 GARY HEST,
 JOHN GALANIS,
 a/k/a "Yanni,"
 HUGH COONEYLEY,
 MICHELLE MORTON,
 DEVON ARCHER, and
 SEYAN COONEY,

Defendants.

SOUTHERN DISTRICT OF NEW YORK, ss.:

SHANNON BERNHEE, being duly sworn, deposes and says that she is a Special Agent with the Federal Bureau of Investigation ("FBI") and charges as follows:

COUNT ONE
 (Conspiracy To Commit Securities Fraud)

1. From at least in or about March 2014 through in or about April 2016, in the Southern District of New York and elsewhere, JASON GALANIS, GARY HEST, JOHN GALANIS, a/k/a "Yanni," HUGH COONEYLEY, MICHELLE MORTON, DEVON ARCHER, and SEYAN COONEY, the defendants, and others known and unknown, willfully and knowingly did combine, conspire, confederate, and agree together and with each other to commit offenses against the United States, to wit, securities fraud, in violation of Title 18, United States Code, Sections 78j(b) and 78ff, and Title 17, Code of Federal Regulations, Section 240.10b-5.

L'INCULPATION DE DEVON ARCHER DANS L'ESCRQUERIE DES SIOUX.

Active Assets Account: ROSEMONT SENECA BOHAI, LLC
654-026319-041 C/O DEVON ARCHER

LES VIREMENTS DE BURISMA À ROSEMONT SENECA

Comments	Reference(Durline)
BENE: ROBERT BIDEN ACCT: XXXXX0876	(10,000.00)
BENE: ROBERT BIDEN ACCT: XXXXX0876	(25,000.00)
BENE: ROSEMONT SELECT OPPORTUN ACCT: XXXXX7736	(83,500.00)
BENE: THOMAS M KNOWLES IV ACCT: XXXXX2821	(6,000.00)
BENE: ROBERT BIDEN ACCT: XXXXX452	(5,000.00)
BENE: DEANNE ADAMSON ACCT: XXXXX2386	(4,500.00)
BENE: KEVIN J PETERSON INC ACCT: XXXXX1992	(17,710.36)
BENE: ROBERT BIDEN ACCT: XXXXX0876	(20,000.00)
BENE: ROBERT BIDEN ACCT: XXXXX452	(20,000.00)
BENE: LAW OFFICES OF IGOR DODI ACCT: XXXXX670	(135,500.00)
BENE: ROBERT BIDEN ACCT: XXXXX0876	(18,000.00)
BENE: ROBERT BIDEN ACCT: XXXXX452	(20,000.00)
BENE: ROBERT BIDEN ACCT: XXXXX452	(20,000.00)
CONFIRMATION # 22624189 TO 876.018475	(20,000.00)
BENE: ROBERT BIDEN ACCT: XXXXX452	(20,000.00)
BENE: ROBERT BIDEN ACCT: XXXXX452	(15,000.00)
CONFIRMATION # 24951051 TO 876.018475	(12,500.00)
BENE: WAKPAMN TOWN CENTER 211 ADP#-R090908K7365	(15,000,000.00)
BENE: ROBERT BIDEN ACCT: XXXXX452	(20,000.00)

de déceler la moindre connivence politique avec son mari **Greg Andres**, avocat, lorsqu'il suspendit sine die sa carrière privée pour intégrer l'équipe du procureur spécial **Robert Mueller**, partie chasser le dahu de la collusion Russie-Trump. Peut-être les juges ukrainiens auraient-ils fait mieux?

UKRAINE: DES FAUTEUILS VIDES... ET NÉANMOINS COMPROMETTANTS!

Ce n'est pas **Mikola Zlochevsky** qui dirait le contraire. L'heureux propriétaire (au moins apparent) du groupe gazier ukrainien **Burisma** sut en effet convaincre une brochette de procureurs, juges, ONG, anciens présidents (Pologne), princes (de Monaco), et même un hiérarque du Deep state américain, que les accusations de détournements de fonds publics, abus de pouvoirs, corruption et autres grivèleries, portées à son encontre, étaient sans fondement. Nous y reviendrons.

Quel honneur donc, pour Devon et Hunter, d'avoir été appelés à siéger à

ses côtés au Conseil d'administration de Burisma ! C'était certes juste après le coup d'État américain du Maidan, ce qui a pu aider, mais il y eût tout de même quelques soucis. Hormis le fait qu'Hunter rechutait sans cesse, il toucha beaucoup d'argent de Burisma à n'y rien faire. Bien qu'il n'ait pas mis une seule fois les pieds en Ukraine pendant son mandat, Burisma transféra \$ 3'404'712,82 à Rosemont Seneca Bohai LLC entre le 16.12.2014 et le 19.08.2015, sans compter d'autres paiements possibles avant, après ou ailleurs, étant rappelé que Hunter apparaîtrait comme administrateur de Burisma du 18 avril 2014 au 17 avril 2019, tandis que Devon a démissionné en 2018, après son inculpation liée aux Sioux. Or, l'origine des fonds ayant permis ces paiements à Rosemont Seneca Bohai serait frauduleuse, en rapport avec **Serhiy Kurchenko**, recherché par Interpol. Pour l'instant les grands médias se taisent mais si la pièce judiciaire qui circule à cet égard est authentique, il s'agirait là encore d'une grosse affaire de blanchiment.

Il n'y aura eu finalement que Chris Heinz pour se désolidariser de l'aventure ukrainienne de Devon et Hunter. Il la jugea si dangereuse qu'il prit la peine de s'en dédouaner par écrit auprès de son beau-père, Secrétaire d'État en exercice à l'époque, via notamment **Matt Summers**, son directeur de cabinet. Mais pourquoi John Kerry? Aurait-il lui aussi un intérêt dans ce volet ukrainien? Pourtant ni **Aleksander Kwasniewski**, ancien président de la République de Pologne ni **Joseph Cofer Black**, ancien très haut responsable de la CIA, n'ont encore renoncé à leur fauteuil d'administrateur de Burisma. Pour la grande presse démocrate, c'est donc que tout va bien. Nous y reviendrons la semaine prochaine dans la seconde partie de cet article car c'est là que se situe le nœud de l'affaire.

Passager clandestin

Jean Romain: oui, l'école s'est ouverte... à la violence!

JEAN ROMAIN, PHILOSOPHE, ROMANCIER ET ESSAYISTE, ÉTAIT EN 2018 PRÉSIDENT DU GRAND CONSEIL DU CANTON DE GENÈVE. IL EST L'AUTEUR D'UNE VINGTAINNE DE LIVRES, DONT *PLOUKITUDES* CHRONIQUÉ PAR LE CANNIBALE LECTEUR, ET LE BEAU ROMAN *LES CHEVAUX DE LA PLUIE*(1) EN COURS DE RÉÉDITION. LA LUTTE POUR LA QUALITÉ DE L'ENSEIGNEMENT EST L'UNE DES GRANDES CAUSES DE SA VIE. A LA DÉGRADATION DU SAVOIR, NOUS DIT-IL, S'AJOUTE DÉSORMAIS, VIOLEMMENT, CELLE DU SAVOIR-VIVRE...



Violence: la dérive scolaire

Récemment, Genève apprenait que des agressions physiques sont commises contre des enseignants. Ces cas de violence grave envers les professeurs inquiètent. Il s'agit de trois sortes d'agressions: menaces, injures et voies de fait. Ces cas graves sont en augmentation et plombent le climat des classes et de l'institution, d'autant qu'aucun ordre d'enseignement n'est épargné par cette gangrène: primaire, secondaire et supérieur sont secoués par l'inacceptable. Les professeurs se sentent exposés, et certains se rendent à leur travail avec appréhension, d'autres sont en congé maladie, d'autres encore quittent la profession. Bref, on enseignait peu pour ne pas trop en demander à sa majesté l'élève; le climat actuel fait qu'on enseigne encore moins.

Depuis que certains élèves ont fui leur pays où la violence est omniprésente, les choses ne s'améliorent pas. Des bandes organisées se forment, qui reproduisent ici ce qu'elles ont appris là. Et la tâche n'est pas facile pour les responsables communaux et sociaux. L'école est devenue un centre éducatif au lieu de ce qu'elle doit être, un lieu de transmission du savoir. Il faut dire que le terrain avait été préparé de longue date par la cliqué des péda-

gogos dont les principaux messages sont qu'il faut «apprendre à apprendre», «mettre l'élève au centre», «ouvrir l'école au monde». C'est fait: l'école s'est ouverte au monde de la drogue, de la violence et du racket. Il ne manquait que la touche finale: l'agression physique des profs. On y est.

Or les autorités, le plus souvent, ne prennent pas la mesure du problème. Elles minimisent la chose:

On entend dire à juste titre que la majorité des élèves ne sont pas des élèves violents. C'est vrai et c'est heureux! Or ce n'est jamais la majorité qui cause problème, mais justement la minorité, contre laquelle la majorité est généralement impuissante. Et c'est toujours le cas dans l'histoire. La majorité des musulmans dans le monde sont des gens pacifiques; les radicalisés sont minoritaires, mais ce sont eux qui causent problèmes à l'Occident. Jadis, en Allemagne et en Italie, l'immense majorité des citoyens n'était ni nazi ni fasciste, c'était une minorité qui l'était. Et c'est cette minorité qui a causé d'immenses massacres. La majorité des Russes était pacifique, seule une minorité s'est érigée à la tête de l'URSS et a massacré les opposants. Idem pour les Japonais en Mandchourie. L'his-

toire mondiale a été celle de minorités qui sont parvenues à faire vaciller la paix et la sérénité. Les majorités furent inopérantes. La minorité violente de nos écoles, à elle seule, fait basculer la quiétude nécessaire.

On suggère que la violence de ces élèves est en fait une réaction contre la violence que l'institution elle-même ainsi que toute la société exercent sur eux. Au fond le raisonnement est celui-ci: l'école est violente, elle oblige les élèves à rester assis, à étudier, à fournir des résultats, à se plier à des règles, et les profs sont souvent irrespectueux envers eux. Agressés verbalement par leurs enseignants, humiliés et dénigrés par des profs qui se pensent au-dessus des lois et qui mettent des notes, les élèves réagissent violemment. Car la cause est antérieure à cette réaction, inacceptable bien sûr, mais compréhensible! C'est en fait le capitalisme qui est violent car c'est une école de la reproduction de l'injustice sociale qu'il promet.

Ces deux séries d'explication, politiquement fort correctes, sont des dénis de réalité, car existe en réalité deux sortes de responsabilité à cette dérive violente: sont impliqués d'une part les parents concernés, et de l'autre une institution à bout de souffle.

D'abord, les parents délèguent souvent à l'école, soit parce qu'ils sont débordés soit par démission, une tâche qui leur incombe: l'éducation de leurs enfants, les règles à leur inculquer, les principes nécessaires à respecter. L'enfant-roi a prévalu depuis Mai 68, et ce fut une catastrophe. Amener les parents à assumer leur propre responsabilité est une tâche ardue, qui nécessite de ramer à contre-courant. Pour être à contre-courant on peut envisager, de cas en cas, de supprimer les allocations familiales ou les aides diverses. Une sanction financière peut attiser parfois la prise de conscience. Les parents concernés sont coresponsables de l'augmentation de la violence scolaire.

Ensuite, l'institution scolaire a permis, depuis Mai 68, l'émergence du prof-copain peu soutenu par sa hiérarchie et exposé aux revendications multiples des divers acteurs sociaux. Or l'école est faite pour transmettre des connaissances

et en vérifier l'acquisition, et cela nécessite quelques conditions de base qui ne sont plus respectées. On veut tellement éviter que les différences intellectuelles ne reflètent les inégalités sociales, qu'on a soumis l'école à des réformes en rafales, réformes stupides qui accentuent les disparités au lieu de les réduire. On augmente le nombre de disciplines au lieu de se concentrer sur l'essentiel, et on poursuit ainsi un lièvre toujours en avance.

Le dernier avatar de la sottise: pour ne pas manquer le virage numérique, on veut pourvoir les élèves de l'école obligatoire de tablettes spendieuses et rapidement obsolètes! On cède à l'illusion que la technique sera salvatrice pour notre école déboussolée. Certes, il convient de sensibiliser au numérique mais pas avec le numérique. Car c'est une bonne maîtrise des fondamentaux qui permettra d'être plus performant dans toutes les matières, y compris en informatique. C'est un peu comme en morale: il n'est pas nécessaire de dispenser des cours de morale pour transmettre la notion de respect. Faire respecter la langue et l'orthographe, c'est déjà disposer les esprits à des règles qui dépassent la subjectivité. Quant à l'argument de l'accès à des ressources plus riches et plus récentes grâce à l'internet c'est une escroquerie: toutes les ressources nécessaires à un élève se trouvent dans les livres d'abord. Malheureusement, il n'existe pas de remède tout prêt pour juguler la violence à l'école ni la déliquescence de cette institution. C'est toute une philosophie de l'enseignement qui pêche, c'est une conception de l'être humain qui est absente, c'est une vision de l'héritage qui fait défaut. Et c'est ainsi qu'il manque le sens de quelque chose qui dépasse l'individu et ses petits plaisirs, de quelque chose qui transcende cet individu et qui demande qu'on le serve.

~~~~~  
NOTE

1. Voir «Saint-Maurice, à l'école des enfants terribles» (Aveux publics de Slobodan Despot, 6e épisode) dans l'Antipresse 194, 18.8.2019.

## TURBULENCES

### KOSOVO | L'uranium appauvri existe — quand il tue les occupants!

Ceux qui, à l'époque, dénonçaient l'empoisonnement massif des populations des Balkans à l'uranium appauvri étaient traités de conspirationnistes. Or aujourd'hui même la justice française le reconnaît. Le cancer d'un gendarme français, envoyé au Kosovo après les bombardements de l'Otan, a été attribué à la radioactivité de l'uranium appauvri de missiles des forces de l'OTAN utilisés contre les Serbes en 1999.

L'ironie de ce crime de guerre et contre l'environnement, c'est qu'il affecte avant tout les populations que l'OTAN, en 1999, a prétendu défendre. L'épuration ethnique qui s'en est suivie à l'encontre des Serbes, Roms et autres minorités a au moins ceci de bon qu'elle les préserve de l'empoisonnement. Pendant ce temps, les Kosovars continuent d'ériger des statues à M. Clinton et Mme Albright...

L'exclu de *Marianne* est à lire — puis à méditer. Aurait-on consacré autant de temps de cerveau disponible à une seule des victimes civiles qu'on en a consacré au sort d'un officier d'occupation?

«Si l'histoire n'avait pas connu un dénouement si tragique (la mort dans de grandes souffrances du personnage central), la saga judiciaire de Laurette Friconneau pourrait être portée à l'écran dans un film, édifiant où tout se termine bien. Car son combat — remporté in fine — est celui, si familier, du pot de terre contre le pot de fer: celui d'une citoyenne ordinaire contre la machine étatique aveugle, celui d'une épouse d'un officier de gendarmerie décédé d'une maladie rarissime contractée dans l'exercice de ses fonctions et contrainte d'en passer par la justice pour obtenir le versement d'une pension de veuve de victime de guerre.»

### GRETA | La fragilité du système Thunberg

Keen Bexte, journaliste du «nouveau média» canadien Rebel News, a accompli seul avec son micro le travail que tous les journalistes «mainstream» auraient dû faire — et qu'ils n'ont pas fait. Il est allé poser à Greta Thunberg des

questions directes et concrètes sur son action. Notamment sur les raisons qui l'amènent dans l'Alberta en pleine période d'élections. Plutôt, par exemple, que d'aller évangéliser «écologiquement» les Chinois ou les Indiens. Ou: d'où lui vient la belle Tesla parkée devant l'hôtel?

La rencontre, initiée par un selfie, se termine rapidement en queue de poisson, l'entourage de Greta Thunberg faisant barrage et mettant fin à l'interview.

On est frappé par la ressemblance de cette scène avec «Anita», le court-métrage de fiction qui, peut-être, livre le point de vue le plus convaincant sur le destin d'une adolescente perturbée, exploitée et finalement sacrifiée. Un moment de lucidité. A voir sans faute, 13 minutes sur YouTube!

### ROUMANIE | Mourir en Europe pour nos forêts primaires

Selon un article de la BBC, la Roumanie abrite la plus grande superficie de forêts vierges d'Europe, mais le risque d'exploitation forestière illégale augmente. La pression sur ces lieux grandit chaque jour. Liviu Pop, garde forestier, était père de trois enfants. Il est mort la semaine dernière. Le garde forestier s'était rendu sur les lieux pour enquêter sur un cas éventuel d'exploitation illégale dans une région montagneuse de Maramures, dans le nord de la Roumanie. La société de gestion des forêts roumaines, Romsilva, gère 48 % des forêts du pays. Elle a fermement condamné ce dernier décès et cité un nombre alarmant d'attaques contre des ouvriers forestiers qui tentaient de se protéger contre les «voleurs de bois». Romsilva a compté 16 attaques contre ses travailleurs forestiers cette année seulement. Silviu Geana, président de la Fédération des syndicats de Silva, se plaint de l'incapacité des gardes forestiers de se défendre et de la perte de six d'entre eux au cours des dernières années. Selon un article de la RTBF, «La forêt des Carpates est clairement menacée par les coupes illégales. Selon les estimations des autorités roumaines, quelque 80 millions de mètres cubes de bois auraient été coupés illégalement entre 1993 et 2013. La déforestation aurait ainsi fait perdre à la Roumanie environ 26 % de sa couverture forestière initiale.»



## RUSSIE – OCCIDENT | Deux naïfs qui ont fait l'histoire

A quelques jours du trentième anniversaire de la chute du Mur, le grisonnant Stefan Aust, ancien rédacteur en chef du *Spiegel* et éditeur de *Welt am Sonntag*, a fait le voyage de Moscou pour interviewer Gorbatchev dans sa retraite. A sa question: «*Quand avez-vous eu pour la première fois l'idée, en tant que président, que le moment était venu de changer radicalement la politique de l'Union soviétique?*», Gorbatchev répond: «*C'est progressivement que la confiance s'est instaurée pour la première fois dans les relations entre États. L'espoir est né que les hommes pouvaient vivre ensemble sans guerre et dans le respect mutuel.*». Aust: «*Naïveté des beaux rêves?*». Gorbatchev: «*Au contraire, c'était la seule vraie perspective, la seule issue possible. En fin de compte, la guerre moderne peut aboutir à l'extinction de toute l'humanité.*».

L'histoire n'a pas laissé à Gorbatchev le temps de réaliser son rêve de nouvel ordre mondial pendant son éphémère mandat de premier et unique président de l'URSS. Mais la relève était là, sous le règne d'Eltsine, pour faire vivre les mêmes espoirs naïfs au sein de l'appareil d'État de la jeune Fédération de Russie. Voici un échantillon de la confiance béate que le premier chef de la diplomatie russe nourrissait pour le monde occidental et les États-Unis en particulier. Au printemps 1991, l'ex-président Nixon en visite de courtoi-

sie à Moscou s'entretient avec le fraîchement appointé ministre Kozyrev. D'emblée, Nixon va à l'essentiel: «*Quels sont les intérêts nationaux poursuivis par le nouveau pouvoir russe en matière de politique étrangère?*». Kozyrev: «*Mon gouvernement n'a pas encore eu le temps de se pencher sur le problème. En tant qu'ami de la démocratie russe, peut-être pourriez-vous, Monsieur le Président, nous aider à les identifier?*». Un brin perplexe, Nixon lui donne ce conseil: «*La Russie ne peut pas et ne doit pas essayer de suivre les États-Unis dans toutes les questions de politique étrangère. La Russie est un grand pays, qui a sa propre destinée.*».

Kozyrev n'a pas écouté le conseil de Nixon. A la tête de la diplomatie russe de 1991 à 1996, il a suivi fidèlement la ligne du grand frère et n'a jamais fait usage du droit de veto de la Russie au Conseil de sécurité. Il a choisi de prendre sa retraite à Miami, d'où il critique la politique de son pays sur les ondes de CNN. L'octogénaire Gorby, en revanche, s'est départi de l'angélisme qui l'avait rendu si populaire dans nos contrées. Il ne cesse de pointer du doigt l'OTAN qui essaie \*« de nous attirer dans une nouvelle guerre froide ». Sur la question ukrainienne ou celle de la Crimée, il justifie la position prise par sa patrie. Malgré cette lucidité tardive, il n'arrivera pas à se faire pardonner par la majorité de ses compatriotes d'avoir cru et fait croire au grand rêve d'une pax americana\*.

J.-M. Bovy/O1.11.2019

## Pain de méninges

### LA DÉRIVE DU NOUVEAU CLERGÉ

La corruption du clergé a commencé dès le moment où, de minorité organisée pour diffuser un savoir, il est devenu une minorité organisée pour l'occulter. Le grand danger de décadence, pour le journalisme, est pratiquement du même ordre.

— G. K. Chesterton.